

Anna Raymonde Gazaille, Louise Penny, Richard Ste-Marie

Normand Cazalais

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazalais, N. (2015). Compte rendu de [Anna Raymonde Gazaille, Louise Penny, Richard Ste-Marie]. *Lettres québécoises*, (157), 28–29.

☆☆☆☆

ANNA RAYMONDE GAZAILLE

Déni

Montréal, Leméac, 2014, 296 p., 24,95 \$.

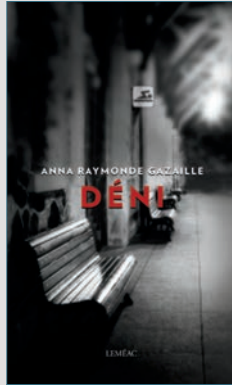
Le poids du sang

Une belle jeune fille d'origine pakistanaise, appelée Noor, est retrouvée pendue au tremplin d'une piscine intérieure publique, les poignets taillés. Un suicide ? Rien n'est moins sûr. Pour s'y retrouver, l'inspecteur Stéphane Tanguay et son équipe devront plonger dans l'inconnu.

Le drame s'est produit dans Parc-Extension, un quartier de Montréal qui est une planète à lui seul. S'y côtoient, s'y croisent, s'y affrontent parfois des gens venus d'Afrique, d'Asie et d'ailleurs, qui essaient — ou non — de s'intégrer à cette société, nouvelle pour eux, étrangère à leurs repères d'antan. Dans bien des familles, les heurts sont constants entre les parents et leurs enfants qui, eux, veulent vivre au présent.

Anna Raymonde Gazaille relève le défi : sa langue est précise, son regard attentif.

Brillante à l'école, Noor ne voulait rien savoir d'un mariage arrangé et d'aller au pays de son père. Elle avait un petit ami qu'elle voyait dans la clandestinité... mais sans trop s'en cacher aux yeux des gens de son âge. Il subira le même sort qu'elle. En parallèle, une jeune Russe d'origine sibérienne, qui a déjà échappé là-bas aux griffes d'un mari borné et violent, survit à Montréal comme danseuse nue. Et dans l'illégalité, craignant constamment d'être



refoulée hors frontières. Elle ne veut pas retomber dans la drogue et n'a que sa volonté pour s'en sortir.

Cet univers est sombre, désespéré sous certains aspects. Il est fait de trafics de stupéfiants, de femmes considérées comme de la marchandise ou des bêtes de sexe, de gangs de rues et de leurs ambitieux roitelets, de luttes de pouvoir sans merci. *Déni* se déroule dans un monde qui nous est parallèle, un monde que nous ne connaissons pas, que nous préférons ignorer, construit autour d'autres repères sociaux et culturels. C'est maintenant le lot de bien des policiers et enquêteurs, comme Stéphane Tanguay, d'avancer à tâtons, dans la noirceur.

Les accommodements raisonnables, le multiculturalisme, les crimes d'honneur constituent des sujets de choix pour des écrivains. Au Québec, Jacques Savoie et, en Belgique, Armel Job, se sont risqués à aborder de tels sujets. Avec succès. Il faut de la sensibilité, de la perspicacité pour les traiter sans passer à côté de l'essentiel ni tomber dans la psychologie à deux cennes ou le prêchi-prêcha. Anna Raymonde Gazaille relève le défi : sa langue est précise, son regard attentif. Et son intrigue policière, très vraisemblable, se tient.

☆☆☆☆ ½

LOUISE PENNY

*La faille en toute chose**Armand Gamache enquête*

Montréal, Flammarion Québec, 2014, 512 p., 29,95 \$.

Superpositions

Une jeune mère de famille se serait jetée en bas du pont Champlain, la dernière des quintuplées Ouellet aurait été assassinée et l'étau se resserre autour de l'inspecteur-chef de la Sûreté du Québec, Armand Gamache, pour le faire démissionner : autant de couches que superpose Louise Penny dans *La faille en toute chose*.

Les morceaux du casse-tête s'assembleront. L'exercice était difficile, mais il est réussi. On y retrouve la signature de Louise Penny : maîtrise de l'écriture, densité psychologique, intérêt pour les tréfonds de l'âme. L'auteure d'origine torontoise s'inscrit dans la lignée de P.D. James : le *pourquoi* prime sur le *qui*. Autre caractéristique de son approche : là où d'autres s'activent dans la recherche d'indices, Gamache prend son temps et « réfléchit » ; là où d'autres posent des questions, il « écoute » ; d'autres aiment les « listes », il préfère les « pensées », les « idées ».

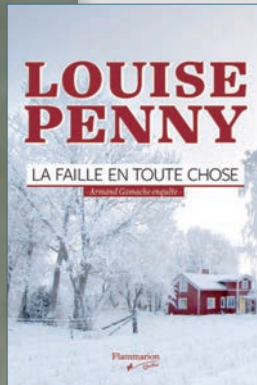
Reviennent en *La faille en toute chose* des personnages familiers à la fois des forces policières, de la famille de Gamache et des habitants de Three Pines, cet improbable village des Cantons-de-l'Est ignoré par les cartes géographiques. Et inscrit dans une si profonde vallée que les ondes du Web ne l'atteignent pas ; ce dernier élément joue un rôle capital dans ce roman policier qui développe une indéniable tension au fil des chapitres.

Les critiques, en particulier anglophones, ont été élogieuses, très élogieuses. Permettez-moi quelques réserves. Si l'idée, par exemple, d'imaginer des avatars des quintuplées Dionne dans les personnes des quintuplées Ouellet est remarquable, l'utilisation de cette comparaison se révèle souvent abusive : Louise Penny fait naître les sœurs Ouellet dans





LOUISE PENNY



un village du Québec alors que les Dionne, franco-phones d'origine, sont nées en Ontario, minoritaires dans un milieu anglophone. Prêter, dans la foulée, au gouvernement québécois des comportements semblables à ceux adoptés autrefois par les autorités ontariennes relève du raccourci facile. Les conditions sociales et politiques étaient très différentes.

Par ailleurs, Louise Penny peut certes avoir des raisons de regretter les aménagements hydroélectriques de la Baie-James, mais certaines de ses interprétations sont pour le moins exagérées sinon gratuites. La vérité historique garde toujours ses droits, même dans le domaine du roman policier. D'autres bémols réfèrent à des invraisemblances

(distances parcourues en auto par temps hivernal, capacité de viser juste d'un homme affaibli par les drogues, pour ne nommer que celles-là); ils réfèrent également à une traduction qui, pour satisfaire un public français, ne correspond pas à la langue d'ici (*bonnet* comme synonyme de *tuque*, *putain* comme juron, etc.). Sans compter que le dénouement dramatique aurait indéniablement gagné en intensité sans l'ajout d'un dernier chapitre à l'eau de rose; une finale ouverte aurait été de beaucoup préférable.

☆☆☆ ½

RICHARD STE-MARIE

Repentir(s)

Québec, Alire, coll. « Roman policier », 2014, 340 p., 25,95 \$.

Trompeuses apparences

Un galeriste avantageusement connu et un ancien policier de Montréal sont assassinés sur le site d'une exposition intitulée *Repentirs*. Quels liens y a-t-il entre ces deux meurtres, entre les victimes? Où regarder, au-delà des apparences, pour trouver le coupable?

L'inspecteur chargé de l'enquête, Francis Pagliaro, n'a pas de squelettes dans son placard, n'est pas tourmenté par quelque drame intérieur, n'est pas porté sur la dive bouteille. Il est heureux auprès de sa femme. En d'autres mots, il ne correspond guère au prototype de l'enquêteur auquel trop de romans policiers nous ont habitués.

Il s'y connaît en peinture comme tout un chacun. Mais c'est un homme curieux, prêt à apprendre. Les toiles d'Andrew Garrison, accrochées aux murs, l'interpellent. Il a le sentiment qu'elles lui demandent de les regarder attentivement. Encore et encore, Pagliaro va revenir sur les lieux pour tenter de saisir ce que ces peintures expriment. Umberto Eco a écrit: « Devant un livre, nous ne devons pas nous demander ce qu'il dit mais ce qu'il veut dire. » *Mutatis mutandis*, l'inspecteur, fasciné, applique cette réflexion à la peinture: au-delà des couleurs et des formes, au-delà de leur agencement, qu'y a-t-il à saisir qui permettra de percer le mystère?



RICHARD STE-MARIE



Au fil de ses recherches, il découvre que le galeriste était un sacré brigand sous son vernis d'esthète. Il interroge des gens qui l'informent sur les arcanes de la peinture: non pas tant sur le travail créateur en lui-même que sur les divers mécanismes plus ou moins avouables qui font prendre de la valeur aux œuvres et à leurs auteurs. Qui font donc prospérer le marché... et les vendeurs. Il pénètre dans un monde de faussaires: de personnages qui sont faux et d'autres qui produisent des faux. Dans les deux cas, c'est presque de l'art...

Repentir(s) nous fait observer l'évolution de Pagliaro dans sa connaissance et sa compréhension de la peinture et de l'art. Et aussi d'une nouvelle appréhension, pour lui, de la vie. Comme la vie, la peinture a des codes: il s'agit de savoir les interpréter. D'aller au-delà des apparences. Et de remonter dans le passé.

Repentir(s) pourrait presque être un livre sur l'art et s'embourber dans des démonstrations oiseuses ou prétentieuses. Richard Ste-Marie évite cet écueil; tout en fluidité, sans recourir au *name dropping* ou à la technique « Voyez-comme-je m'y-connaiss », il nous amène dans son sillage et Pagliaro avec lui. L'intrigue est bien construite, contient suffisamment de fausses pistes pour égarer les lecteurs... et d'indices pour dénouer tous les nœuds.

Un polar différent, agréable à lire. Dommage que l'auteur nous serve une finale bonbon. Le genre policier, faut-il le répéter, est étranger aux contes de fées.